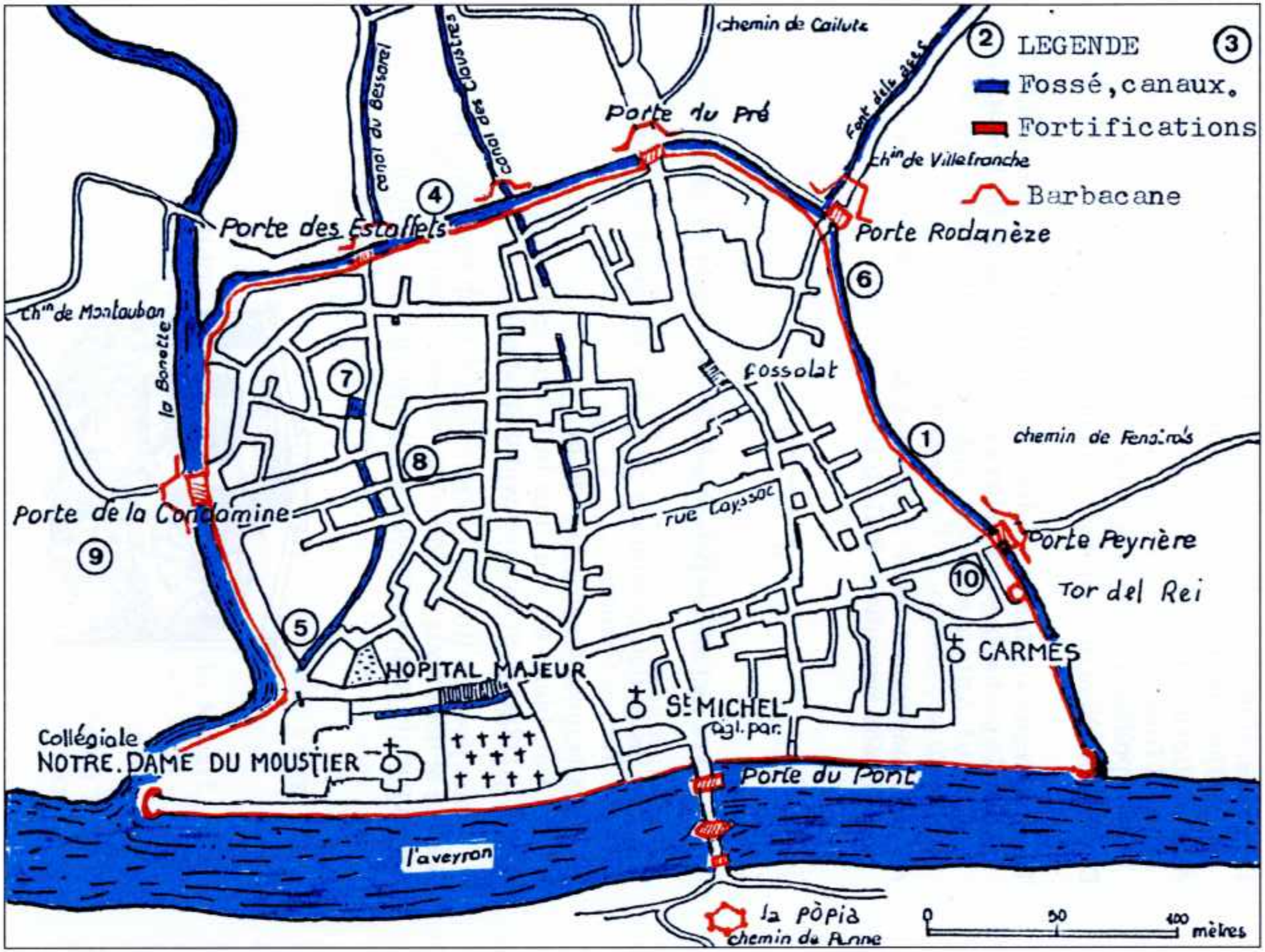


Fig. 1 - Plan général de la ville fortifiée

Les fortifications de Saint-Antonin au XIVe siècle

par André Vignoles, président d'honneur

La guerre de Cent ans fut, pour les consuls de Saint-Antonin l'occasion de remettre en état les défenses de la ville. Les comptes consulaires nous donnent de nombreux détails sur les dépenses faites pour l'exécution de ces travaux et, du même coup, nous fournissent de précieux renseignements sur les fortifications de la cité à cette époque.

L'enceinte de la ville comportait d'abord un fossé (**valat**) qui occupait l'emplacement des boulevards actuels. Il était alimenté en eau, dans sa partie supérieure (boulevard Constans) [1] par la source des Anes [2] (**font dels ases**) descendant du Roc Deymier [3] (**Lo Pech**) ; ensuite, boulevard Bénet[4] et boulevard des Thermes, c'étaient la Bonette et ses deux canaux qui alimentaient le fossé. Enfin, dans la partie sud, l'Aveyron constituait, pour sa part un obstacle difficilement franchissable (fig. 1).

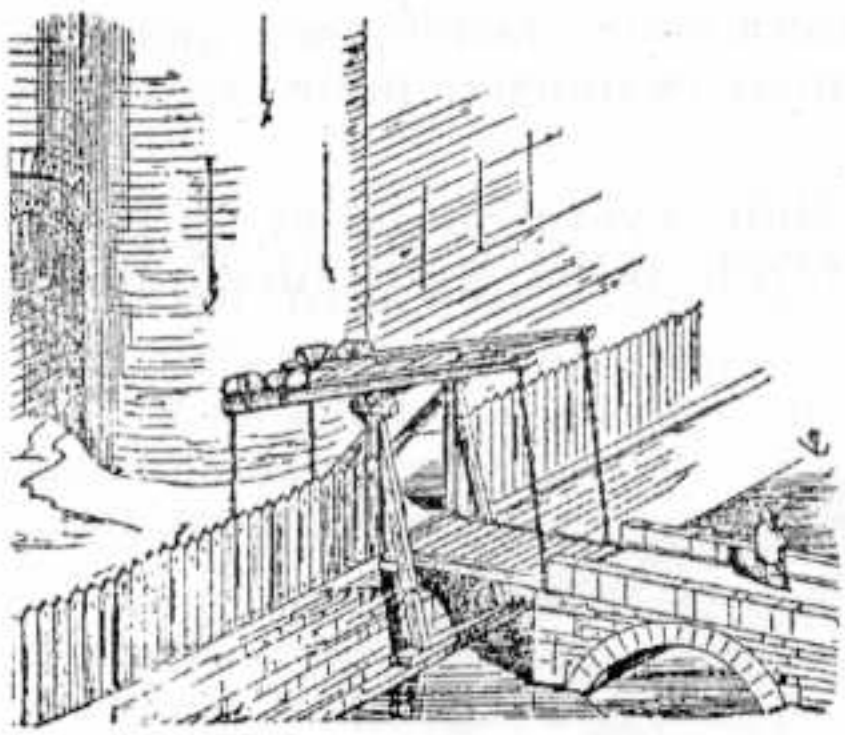


Fig. 2 - Pal

Si l'ennemi parvenait à franchir le fossé, souvent en le comblant avec des fascines, il se trouvait devant un deuxième obstacle : la palissade (**lo pal**) destiné à ralentir sa progression. Cette palissade, située entre le bord du fossé et le rempart était constituée de pieux serrés les uns contre les autres, enfoncés profondément dans le sol. Il fallait d'abord conquérir et abattre cet ouvrage avant de parvenir au mur d'enceinte proprement dit (fig. 2).

Le rempart, dont la base était garnie de fagots d'épines pour en gêner l'accès, était un mur de pierre entourant complètement la cité. Sa hauteur sur laquelle nous n'avons pas de renseignements précis devait être d'une dizaine de mètres environ. Son épaisseur variable pouvait atteindre 3 m à certains

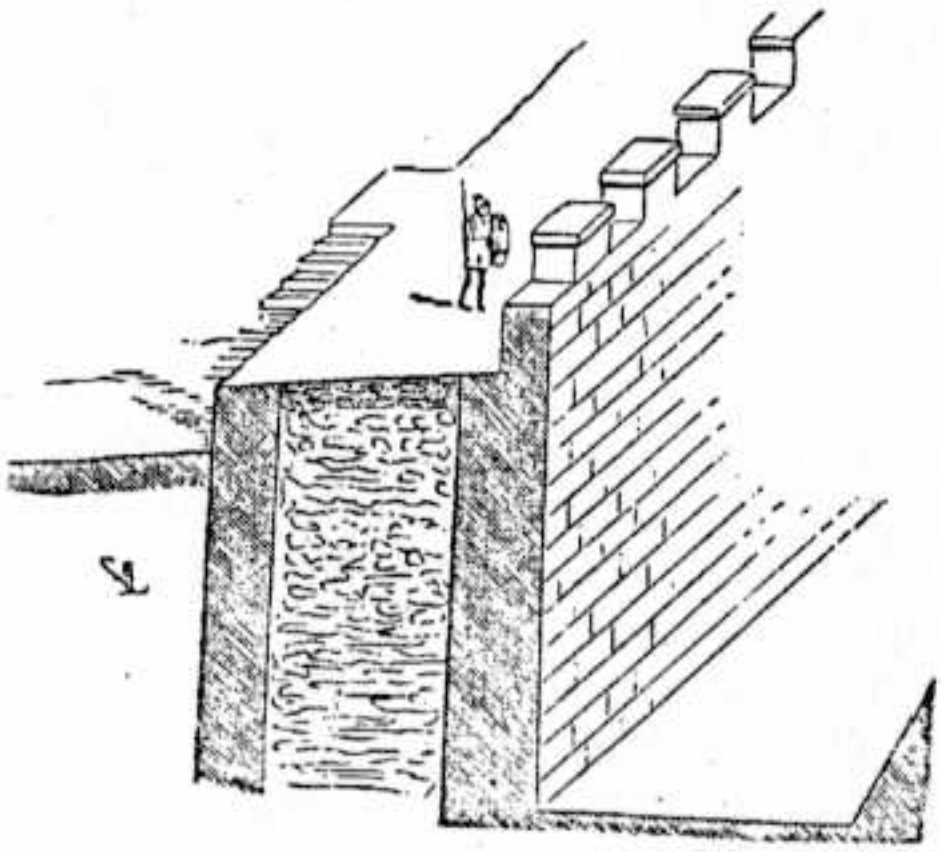


Fig. 3 - Alea et dentalhs

endroits. A noter qu'il était souvent constitué d'une maison particulière (maison Bayrou) [6]. Il était construit en pierre et mortier de chaux. On voit, au cours des années 1358 à 1363, les consuls s'employer à remettre en état cet ouvrage en prévision d'une attaque ennemie: on fait désherber la muraille ; on extrait de la pierre et des dalles à Pech Vièlh ; on réutilise la pierre de certaines maisons particulières ; on extrait du sable de l'Aveyron que l'on apporte à grand renfort de barques **(naus)** de pêcheurs, que l'on décharge au port et que l'on transporte de nouveau par voie terrestre dans des comportes jusqu'au rempart ; on trace et on aménage un chemin pour amener la chaux fabriquée au four du frau de Bouyssette jusqu'à Saint-Antonin. Le transport se fait à dos d'âne, dans des sacs loués ou achetés aux Saint-Antoninois ; cette chaux mélangée au sable servira à confectionner le mortier pour réparer ou reconstruire la muraille.

Le sommet du rempart était revêtu de dalles de pierre constituant un chemin de ronde **(alèa)** était surmonté de crénaux **(dentalhs)** (fig. 3).

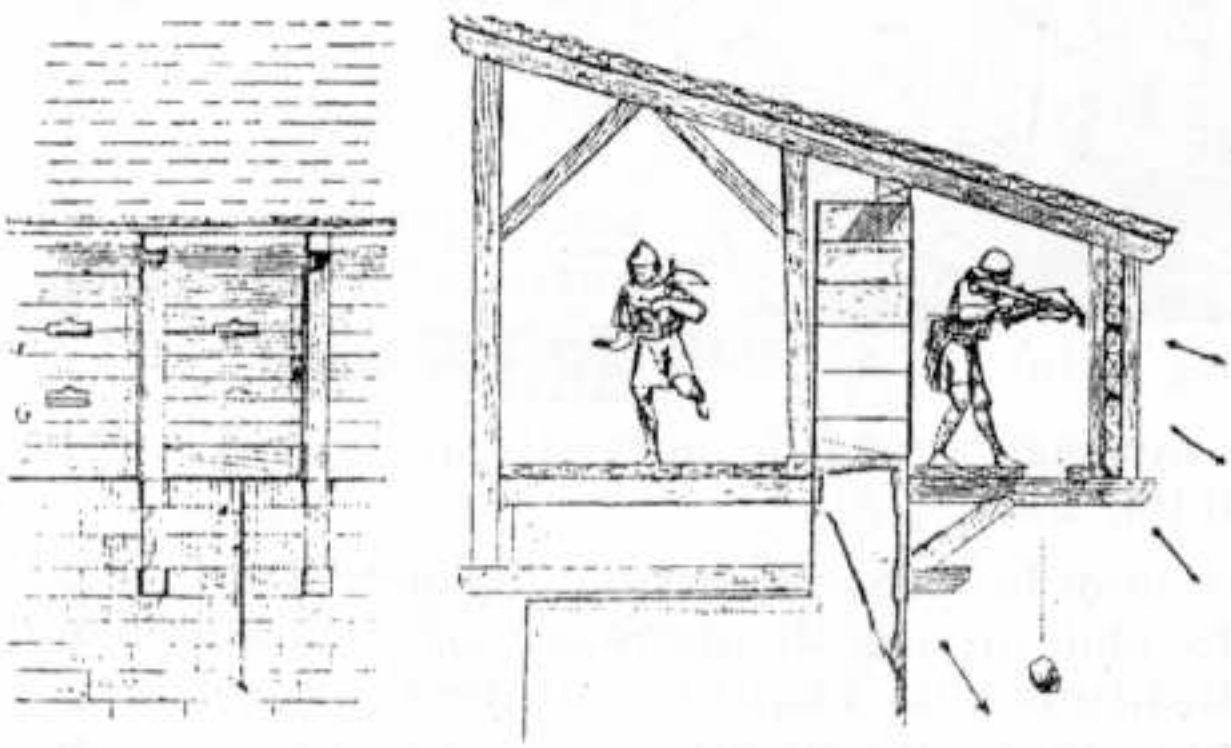


Fig. 4
Anvan
et son
corredor

Sur la crête du rempart était dressé un hourd (**anvan**), fortification de bois faisant saillie à l'extérieur et surplombant le pied de la muraille. Cette construction percée de meurtrières comportait des ouvertures dans sa partie inférieure servant de machicoulis, permettant d'atteindre aisément les assaillants qui auraient pu parvenir jusque-là. Pour faciliter les déplacements au sommet du rempart on doublait le chemin de ronde d'un corridor (**corredor**) qui prolongeait le hourd côté ville (fig. 4).

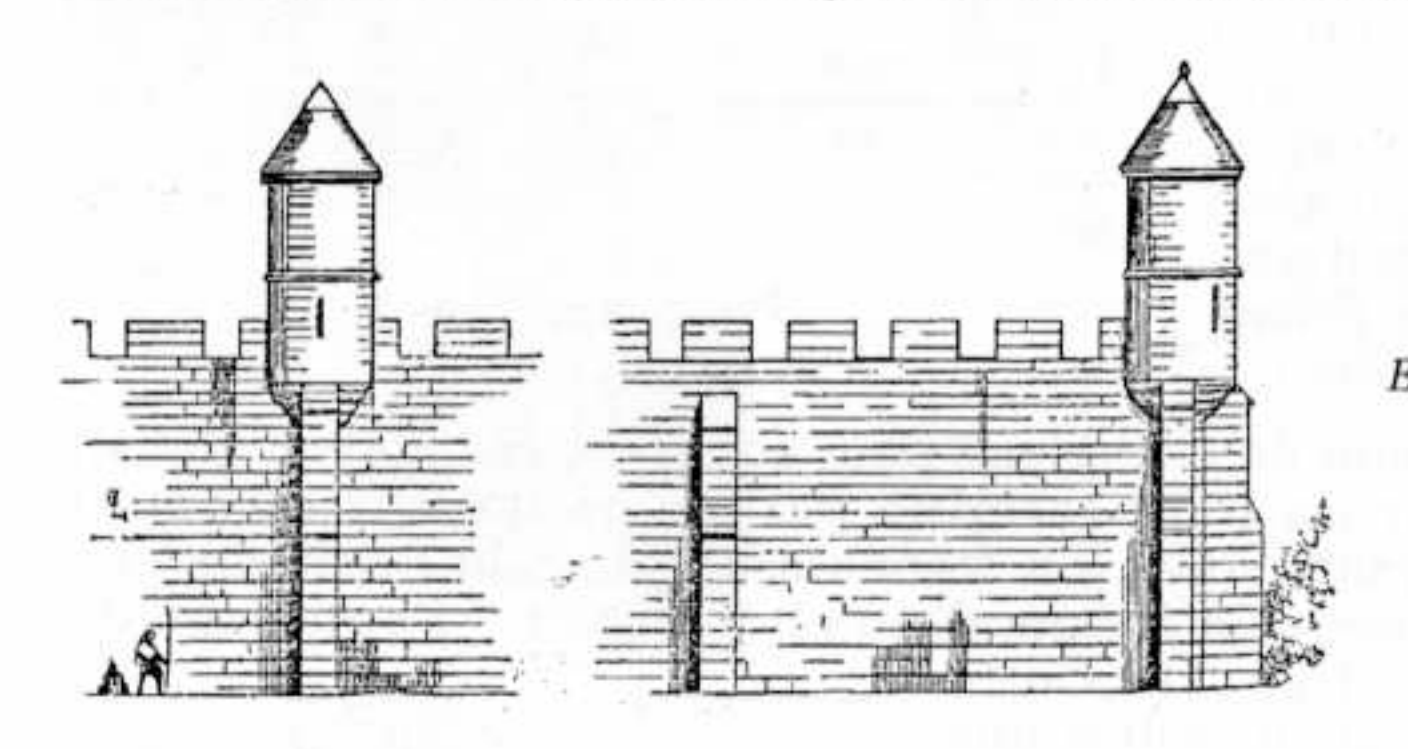


Fig. 5
Echauguettes

De plus des tours de guet ou échauguettes (**gachials**) étaient disposées de place en place sur le rempart. Elles avaient la forme d'une petite tour en saillie surmontée d'un clocheton. Dans la partie en flèche (**bada**) se tenait un guetteur ayant ainsi une meilleure vue sur l'extérieur ou l'ensemble d'une courtine ; il pouvait notamment surveiller l'assaillant et signaler aux défenseurs les points menacés. C'étaient parfois des constructions assez légères (bois et torchis). Nous n'en connaissons pas le nombre avec certitude mais nous savons qu'il y en avait une au pont de l'Aveyron et une au pont des Estaffets nous pouvons donc raisonnablement penser qu'il y en avait une à chaque pont soit sept en tout.

Le rempart était percé de sept portes associées à sept ponts : la porte du Pré (**porta del prat**) située au débouché de l'actuelle rue de la Pélisserie, la porte des Estaffets (**porta dels Staffets**) située au débouché de l'actuelle rue du Moulin du Bessarel [7] ; la porte de la Condamine située sur la Bonnette entre l'actuelle place du Bessarel [8] et celle du Pradel [9] ; la porte du pont de l'Aveyron (**porta del pont de l'Avairon**) située au débouché de la rue du pont actuel ; la porte de la Boucario (**porta de la Bocaria)** dont nous ne connaissons pas l'emplacement ; la porte Peyrière (**porta Peirièra**) située au débouché de la rue del Pébré actuelle [10] ; la porte Rodanèze (**porta Rodanesa**) située au débouché de l'actuelle rue de la Porte Rodanèze.

Ces portes, à l'exception de celle du pont de l'Aveyron qui était défendue par un petit fortin (**la Popia**) situé sur la rive gauche de la rivière, étaient protégées par des ouvrages avancés, les barbacanes (**barbacanas**) (fig.6) de forme semi-circulaire.

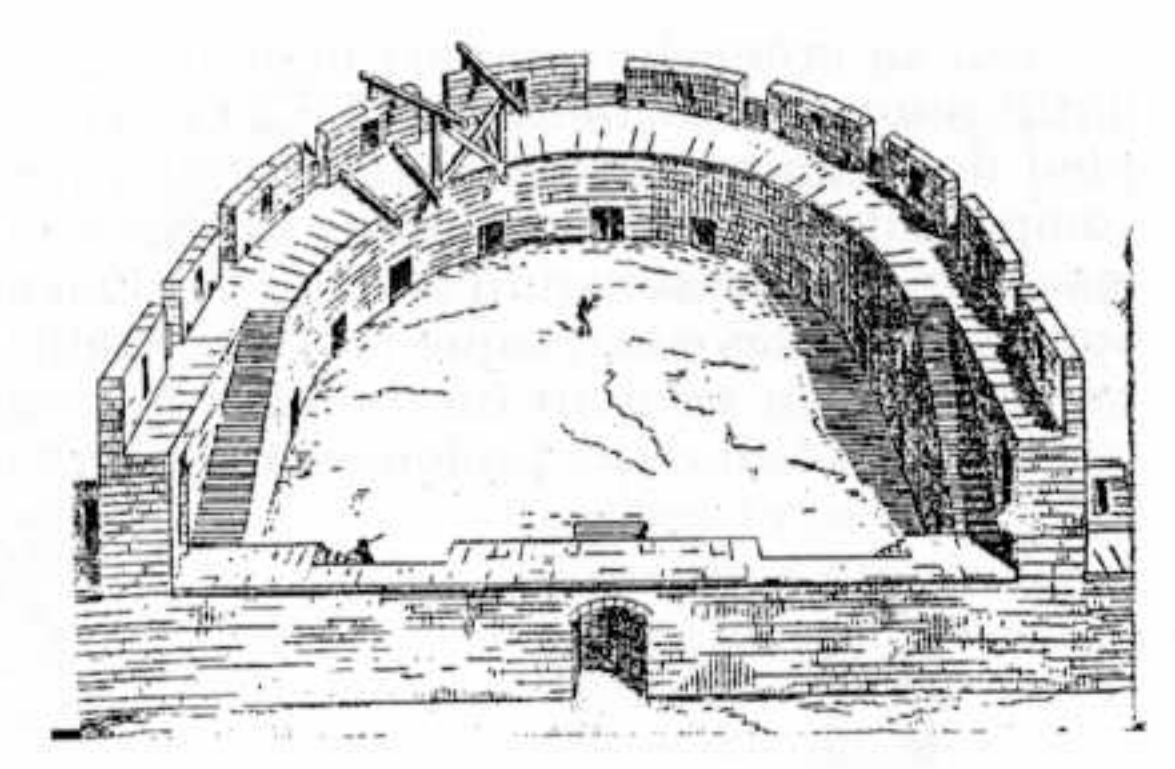


Fig. 6 - Barbacane

En venant de l'extérieur, pour accéder à ces portes il fallait passer sur un pont terminé par un pont-levis qui était généralement relevé, on franchissait alors le fossé sur une étroite passerelle (**planca**) qu'on enlevait à l'approche de l'ennemi (fig. 7). Cette passerelle aboutissait à une poterne (**portanèl**), petite porte annexe percée à côté de la porte proprement dite et qui était murée (**sarrada**) en cas de danger.

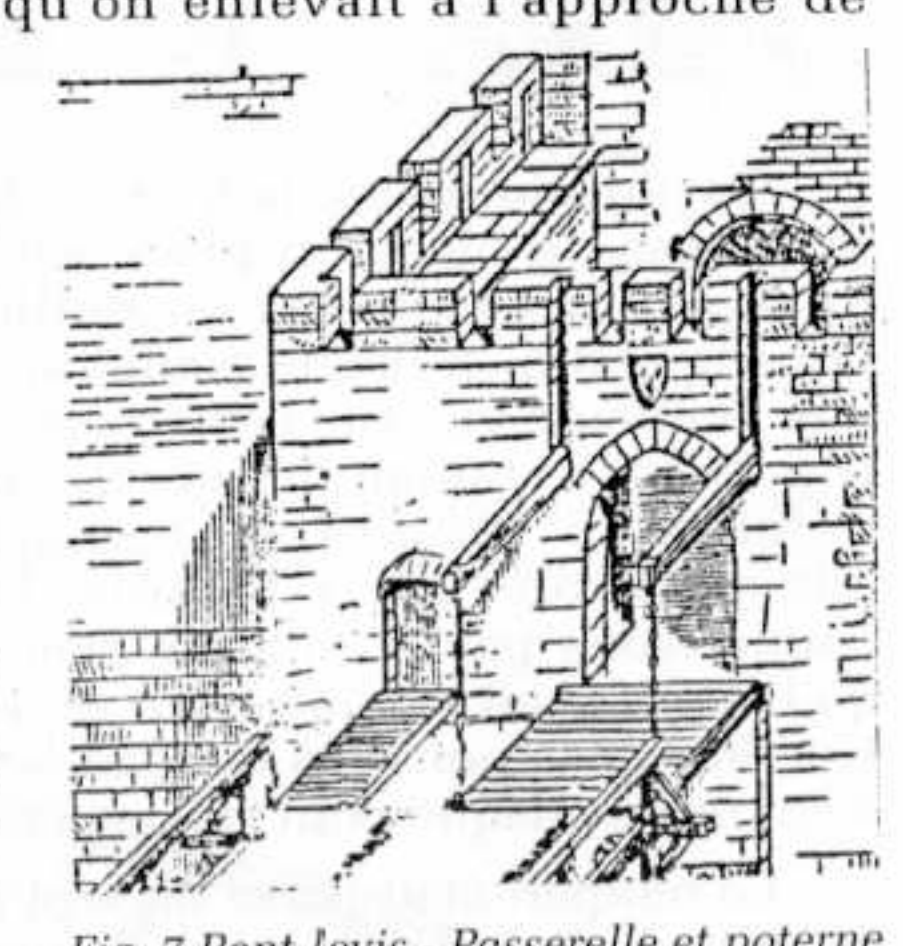


Fig. 7 Pont-levis - Passerelle et poterne

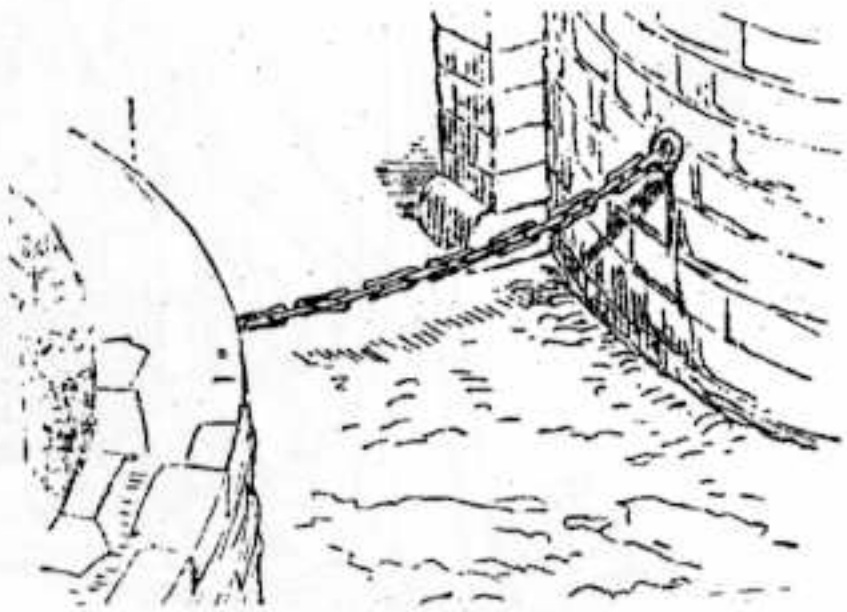
Ce n'était pas nécessairement le pont-levis qui constituait la porte, mais un vantail de bois doublé d'une herse (**porta coladissa**) (fig. 8) qui grâce à des contrepoids s'abaissait ou se relevait facilement à la main.

Les entrées des ponts et des portes étaient barrées par de lourdes chaînes (**cadenas**) que l'on tendait la nuit. Elles étaient scellées d'un côté et de l'autre verrouillées par une serrure (fig. 9).

Le rempart était un bouclier derrière lequel les habitants pouvaient se défendre en faisant pleuvoir par les machicoulis (**machacols**) des projectiles de toute nature. Les hommes étaient équipés d'armes de jet, arcs, arbalètes (**balèstas**) ; d'armes de corps à corps, épées (**espasas**), couteau (**cotèl**) plus court que

Fig. 8
Porte avec sa herse

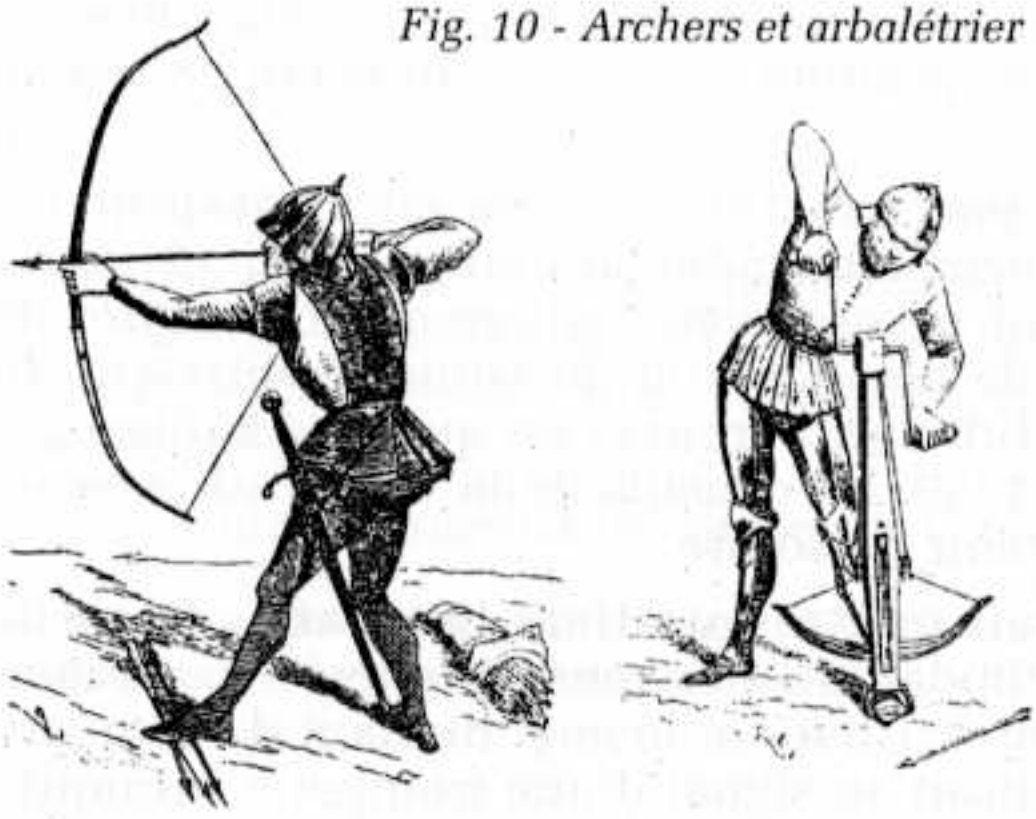
Fig. 9 - Chaînes



l'épée, porté à la ceinture dans une gaine (**cotelièra**). Ils étaient équipés de cuirasses faites de peau et d'étoffe armées de plaques de fer ; leur tête était protégée par un casque léger, la bacinet (fig. 10).

La ville disposait aussi d'armes plus puissantes capables de détruire les machines de guerre ou ouvrages ennemis. Les comptes consulaires nous apprennent en effet que Saint-Antonin, pour aider au siège de Fenayrols, a fourni deux brides et des canons.

Fig. 10 - Archers et arbalétrier



En effet, les armes à feu sont connues à cette époque mais continuent de coexister avec des armes moins modernes.

La bride (**brida**) (fig. 11) est une sorte de catapulte dont la pièce la plus importante était

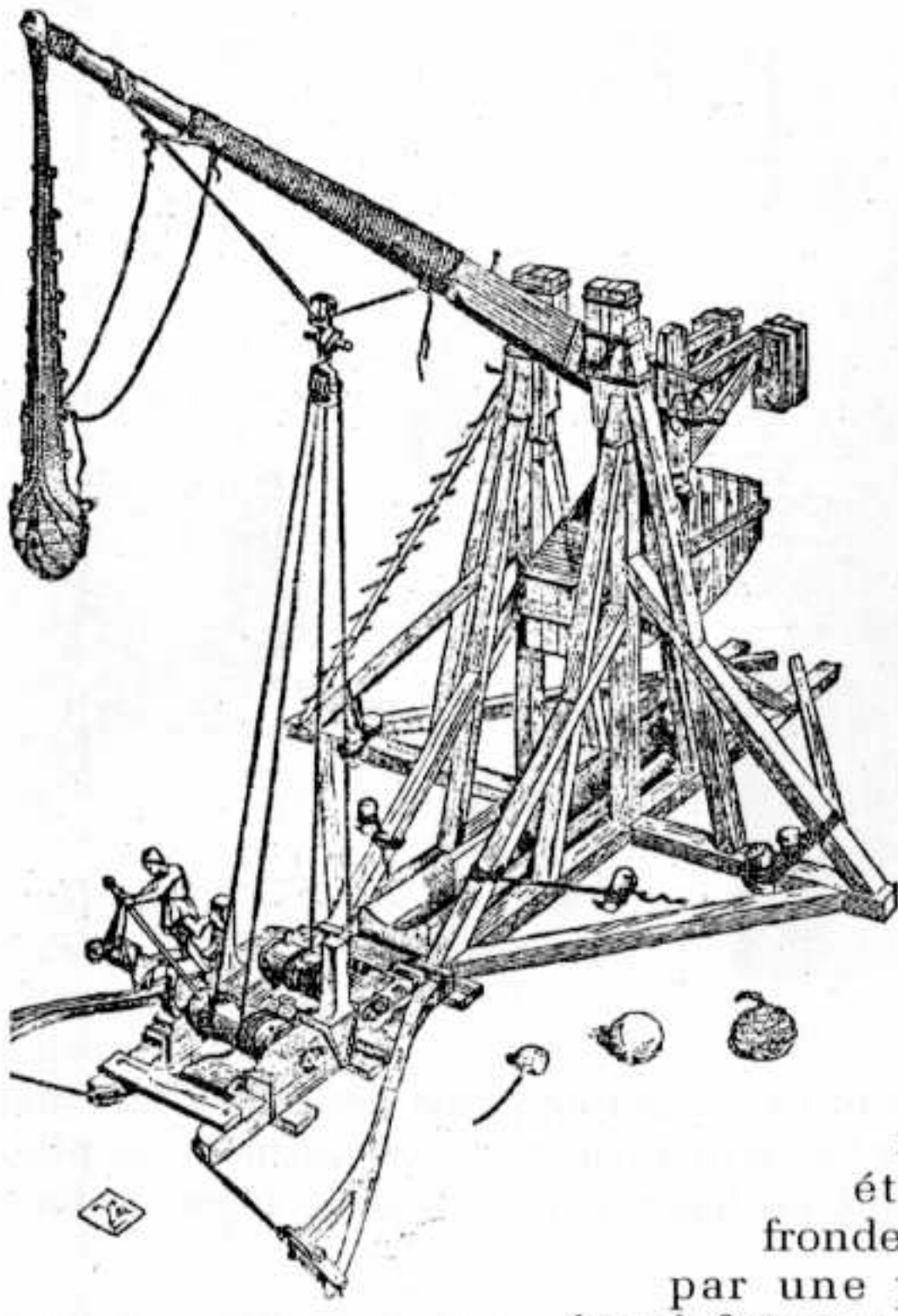


Fig. 11
Bride

la perche (**pèrga**) longue poutre de bois à l'extrémité de laquelle était attachée la fronde (**fonda**) constituée par une peau de mouton (**aus**) faisant poche. A l'autre extrémité était fixé un coffre lesté de lourdes pierres faisant contrepoids. Au repos, ce contrepoids maintenait la perche à la verticale. Pour l'armer, on l'amenait à l'horizontale au moyen d'un tour, on introduisait alors une énorme pierre dans la fronde puis, en faisant jouer un déclic, la perche était libérée, reprenait brutalement sa position verticale et projetait au loin le boulet.

Nous ne savons pas exactement comment étaient les canons. C'étaient vraisemblablement des engins (fig. 12) assez rudimentaires mais qui nécessitaient évidemment l'emploi de poudre à canon dans la composition de laquelle entraient du soufre et du salpêtre difficiles à trouver en quantité suffisante ; ainsi voyons-nous en 1359, les consuls de la ville s'adresser en vain à Cordes pour obtenir du soufre.

La ville comportait quatre quartiers (**gachas**) : Bocaria, Rocascalièra, Foyt et Bodaurat. Plusieurs guetteurs assuraient nuit et jour, moyennant rétribution, le guet du haut du rempart. La relève du guet se faisait au signal d'une trompette (**trompil**).

En cas d'attaque chaque citadin avait un poste combat déterminé et se portait à la partie du mur qui couvrait son quartier. La muraille abondamment pourvue de projectiles, les pont-levis relevés, les portes fermées, les guetteurs en place dans les **gachials**, chacun muni de ses armes, la ville se tenait prête au combat.

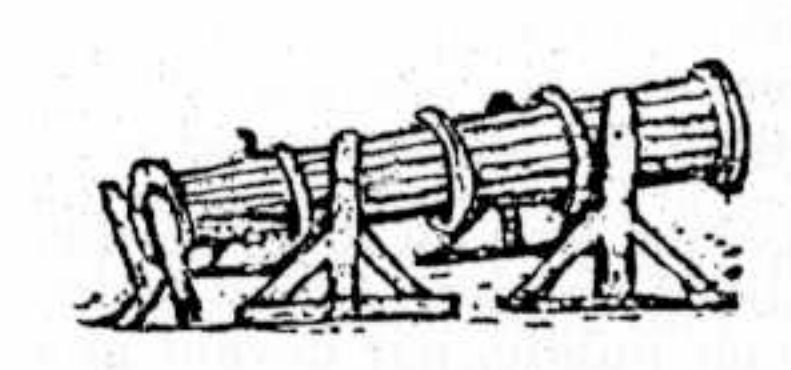


Fig. 12 - Canon

BIBLIOGRAPHIE :

– « Douze comptes consulaires d'Albi au XIVe siècle » par Auguste Vidal Picard et Privat éditeurs

– « Dictionnaire raisonné de l'architecture médiévale » par Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc - Bance et Morel éditeurs, ouvrage dont sont tirées toutes les illustrations de cet article

– « Comptes consulaires de Saint-Antonin ». Inédit.

* La préparation du siège de Feneyrols est abondamment relatée dans l'une des émissions de Radio-Noble-Val (1982-1983) « En parcourant les Archives »...